

L' Équation Africaine

Lorsque j'ai rencontré l'amour, je m'étais dit, ça y est, je passe de *l'existence* à la *vie* et je m'étais promis de veiller à ce que ma joie demeure à jamais. Ma présence sur terre se découvrit un sens et une vocation, et moi une singularité ... Avant, j'étais un médecin ordinaire entamant une carrière ordinaire. Je grignotais ma part d'actualité sans réel appétit, négociant par-ci de rares conquêtes féminines aussi dénuées de passion que de traces, me contentant par-là de copains de passage que je retrouvais certains soirs au pub et le week-end en forêt pour une gentille randonnée – bref, de la routine à perte de vue avec de temps à autre un événement aussi fugace et flou qu'une impression de déjà-vu qui ne m'apportait rien de plus qu'un banal fait divers dans un journal... En rencontrant Jessica, j'ai rencontré *le monde*, je dirais même que j'ai accédé à la quintessence du monde. Je voulais compter pour elle autant qu'elle comptait pour moi, mériter la moindre de ses pensées, occuper jusqu'au cadet de ses soucis ; je voulais qu'elle devienne ma groupie, mon égérie, mon ambition ; je voulais tant de choses, et Jessica les incarnait toutes. En vérité, c'était elle la star et elle illuminait mon ciel en entier. J'étais au comble du bonheur. Il me semblait que les étés précoces naissaient dans le creux de ma main. Mon cœur battait la mesure des moments de grâce. Chaque baiser posé sur mes lèvres avait valeur de serment. Jessica était mon sismographe et ma religion, une religion où le côté obscur des choses n'avait pas sa place, où la prophétie se résumait à une seule prière : *je t'aime...* Mais depuis quelques semaines, même le vœu pieux s'était mis à douter de sa bonne foi. Jessica ne me regardait plus avec ses yeux d'antan. Je ne la reconnaissais plus. Dix ans de mariage pour m'apercevoir que quelque chose dysfonctionnait dans notre ménage ; quelque chose qui refusait de me livrer ne serait-ce qu'un bout de piste pour que je puisse remonter aux sources du malentendu. Quand j'essayais de lui parler, elle sursautait, et mettait une bonne minute avant de réaliser que ce n'était que moi, son mari qui tentait de percer la carapace dans laquelle elle se verrouillait ; quand j'insistais, elle se barricadait derrière ses bras en prétextant que ce n'était pas le moment. Chaque mot, chaque soupir l'indisposait, l'éloignait un peu plus de moi.

Ma femme ne m'inquiétait pas ; elle m'épouvantait.

Je l'avais connue pugnace, souveraine dans ses combats et dans ses convictions, à l'affût de la moindre petite lueur pour éclairer notre vie... Jessica, avant, c'étaient les années bénies où tout nous réussissait. Dix ans d'amour débridé, d'ébats torrentiels et de tendres complicités.

Je l'avais rencontrée dans une brasserie des Champs-Élysées, à Paris. Elle participait à un séminaire ; j'assistais à un congrès. Je l'avais aimée à l'instant

où je l'avais vue. Nous nous étions regardés en silence, elle au fond de la salle, moi à proximité de la baie vitrée. Puis nous nous étions souri. Elle était sortie la première, en compagnie de ses collègues. Je pensais ne plus la revoir. Le soir, nos chemins s'étaient croisés dans le hall de l'hôtel où se tenaient, à des étages différents, son séminaire et mon congrès. Le hasard faisait bien les choses, pourquoi ne pas en profiter ? ... Quatre mois plus tard, nous étions mariés.

Qu'est-ce qui la rendait si distante ? Pourquoi ne me confiait-elle rien de ses angoisses, et rien de ses secrets ? En désespoir de cause, interprétant son attitude comme un cas de conscience, j'avais soupçonné une liaison extraconjugale, une aventure sans lendemain qui la poursuivrait dans un tumulte de remords – je divaguais. Jessica était à moi. Je ne me souvenais pas d'avoir surpris ses yeux posés sur un autre homme.

Tant de fois, dans la cuisine, après un repas sans écho, tandis qu'elle esquivait mon regard, ma main se tendait vers la sienne. Instinctivement, tel un escargot effarouché, Jessica repliait son bras et le dissimulait sous la table ; je gardais mon calme, de peur d'aggraver la fracture.

Elle était belle, Jessica. Je crevais d'envie de la prendre dans mes bras ; j'avais faim d'elle, de son corps généreux, de ses étreintes orgasmiques. L'odeur de ses cheveux, son parfum, le bleu de ses yeux, tout en elle me manquait. Je languissais d'elle alors qu'elle était à portée de ma main ; je la perdais de vue dès qu'elle me tournait le dos. Je ne savais plus comment la récupérer.

Notre maison évoquait un mausolée sous scellés dont j'étais et le captif et l'esprit frappeur. Je ne savais où donner de la tête. Je me sentais dispersé, superflu et tellement inutile. Il ne me restait que les yeux pour regarder mes soleils s'éteindre les uns après les autres, et la noirceur des coulisses entoiler la scène sur laquelle mon héroïne avait perdu le sens de la répartie. Jessica avait oublié son texte. Aucun rôle ne seyait à ses silences. Elle n'était plus qu'une enveloppe de chair aussi insaisissable qu'un souvenir orphelin de son histoire. A quoi pensait-elle ? Qu'est-ce qui la stressait ? Pourquoi était-elle toujours pressée d'aller se coucher, m'abandonnant au salon sous un éboulis d'interrogations ?

Je passais mes soirées à me morfondre, face à une télé qui ne me divertissait plus, zappant d'une chaîne à l'autre. De guerre lasse, la tête dans un étau, je regagnais la chambre et passais une éternité à *écouter* dormir Jessica. Elle était magnifique dans son sommeil. On aurait dit une offrande tombée du ciel, sauf qu'il m'était interdit d'y toucher. Libéré de ses hantises, son visage recouvrait sa fraîcheur, sa féerie, son humanité ; elle était le plus beau spectacle que je pouvais espérer au milieu de la nuit qui me confisquait le monde.

Le matin, elle était déjà partie. Je trouvai les traces de son petit-déjeuner dans la cuisine, un mot sur le frigo : “ *Ne m’attends pas, ce soir. Je risque de rentrer tard* ”... et le rouge de ses lèvres sur le bout de papier en guise de signature.

Ma journée s’annonçait alors aussi dénuée d’attraits que mes veillées.